

UN CERTAIN CHARLES THIERRY

Maître Verrier

En visitant de nombreuses églises de l'Anjou, et en s'intéressant plus particulièrement aux vitraux, on découvre des signatures diverses : Barthe-Bordereau, Bordereau, Merklen, Clamens, Mercier, Livache, etc... Tous sont les dignes successeurs d'un dénommé Charles Thierry. Le XVII^{ème} siècle avait ignoré l'art du vitrail teinté dans la masse et la Révolution a mis un coup d'arrêt à sa fabrication. A partir de la Restauration, la reconstruction des églises et leur décoration ont offert à cet art important l'opportunité d'une renaissance.

Une jeunesse aventureuse.

Ch. Thierry est né le 14 novembre 1790 à Saint-Georges-sur-Loire. Ses parents Charles Thierry et Charlotte Yvon exerçaient le métier de ferblantier et peintre en bâtiment. Leur fils apprend la ferblanterie, le métier de peintre décorateur et suit des cours à l'école de dessin d'Angers. On pense qu'il apprend le métier de vitrier. V. Godard-Faultrier dans le numéro de juin 1860 du Répertoire Archéologique de l'Anjou, nous conte son aventure : *En 1809, il tombe au sort et est incorporé dans le 45^{ème} de ligne. Il passe à Liège, à Gand, puis au mois de juillet à Flessingue, en qualité de caporal-fourrier. Là son régiment, écrasé par les Anglais six fois plus nombreux, est fait prisonnier ; Thierry en partage le glorieux et triste sort. Conduit à Portsmouth, il se voit jeté sur un ponton nommé le Waldemard, vaisseau danois de 80 canons ; ce qu'il y souffrit pendant trois années fait peine à décrire ; huit cents hommes étaient entassés pêle-mêle au fond de cette vaste carène, toute imprégnée de miasmes pestilentiels, huit cents hommes n'ayant d'autres plats que de sales baquets et d'autres vêtements que des lambeaux ; ajoutez pour boisson une eau malsaine ; aussi la mort fit-elle d'affreux ravages parmi nos braves, et il ne fallut pas moins que l'emploi d'une énorme quantité de chaux vive pour purifier, à plusieurs reprises, cette redoutable sentine !*

Cependant la situation devint si pénible qu'une tardive pitié s'en mêlant, on crut devoir transférer nos prisonniers à Portchester, dans un vieux château garni de murailles de plus de vingt mètres de hauteur. S'y trouvèrent-ils mieux ? Il est difficile de le croire lorsque l'on apprend qu'ils furent réunis à cinq mille autres Français dans cette même enceinte. Là, du moins ils eurent une certaine liberté de se livrer à de petites industries qui procurèrent quelques gains aux plus adroits. Thierry fut de ce nombre. On lui permit de donner des leçons d'armes à raison de quinze sous par mois, et de sculpter des tabatières en os qu'il pouvait vendre aux visiteurs. Le profit était minime, aussi songea-t-il à faire un nouvel emploi de son temps, et voici comment il s'y prit : parmi les prisonniers, il s'en trouvait un qui, originaire de Malines, connaissait l'art de travailler la dentelle.

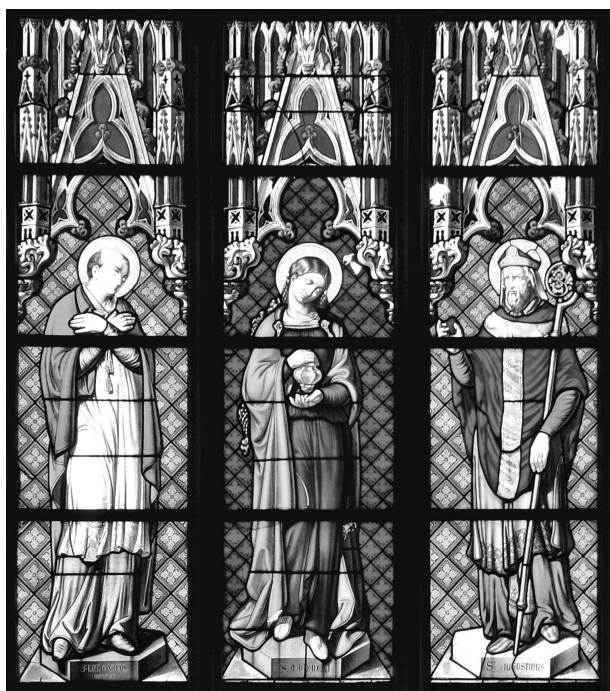
Il gagnait jusqu'à douze sous par jour, mais il avait besoin de modèles ; Thierry, qui savait le dessin, se chargea de lui en procurer, et la besogne alla son train, si bel et bien, que nos deux industriels purent se donner ce qu'ils appelaient de petites douceurs, c'est-à-dire du café, du sucre et un peu d'eau-de-vie. Toutefois le dentellier gagnait davantage, et Thierry ambitionna de s'élever jusqu'à la hauteur de ses profits ; pour ce faire, il résolut lui aussi de travailler la dentelle, et réussit ; ce que les autres prisonniers voyant, beaucoup se mirent à l'œuvre, et bientôt la forteresse eut un atelier de deux mille ouvriers ; ce dut être un attachant spectacle que celui de jeunes et vieux militaires maniant le fuseau et l'épingle avec l'adresse délicate qu'apportent les jeunes filles à ce métier. Voilà bien le soldat français, vrai diable à quatre au combat et propre à tout dans la détresse !

L'atelier général fonctionna durant quinze mois, et comme les produits trouvaient un bon placement au dehors, l'aisance se répandit parmi les pauvres prisonniers qui, fraternellement, la partageaient entre tous ; mais ils comptaient sans la mauvaise humeur du commerce anglais auquel ce genre d'industrie portait ombrage. Aussi l'ordre vint-il du gouvernement de brûler les métiers ; un matin donc le capitaine de la forteresse, à la tête d'un détachement, commande aux prisonniers de se réunir en cercle dans la cour ; là tous les métiers sont entassés au centre, et bientôt la flamme les dévore ; puis les produits de nos malheureux compatriotes sont en même temps confisqués. Apparemment, c'était alors la manière de préluder à l'exercice du libre échange. Quoiqu'il en soit, cet autodafé anéantit d'un seul coup l'aisance des prisonniers français, et comme nous l'écrivit un jour M. Thierry, lui-même, avec l'accent du pénible souvenir de sa captivité : « Je fus obligé, comme tous mes camarades, de retomber dans la misère. » Toutefois il n'était pas homme à se laisser abattre, il se mit à donner de nouvelles leçons d'armes ; autre corde à son arc, l'on eut besoin d'un vitrier, il s'offre, et moyennant six sous par jour une ration meilleure et plus abondante, il se charge de raccommoder les vitres de la prison.

L'aisance, qui ne revint guère pour ses frères d'armes, revint un peu pour lui, et il sut en faire profiter quelques amis. Car M. Thierry avait un cœur excellent et une âme affectueuse. Doux. et gai par nature, il résolut, avec plusieurs camarades, de dissiper l'ennui en organisant un théâtre établi (personne ne s'en douterait) dans une cave qu'ils creusèrent sous une tour. De riches milords, à qui rien ne manquait, même le spleen, prenaient plaisir à le dissiper en assistant aux représentations, et quand ils étaient parvenus à pouvoir rire, ils payaient à beaux deniers comptants la jovialité française. Hélas ! le gouvernement avait brûlé les métiers à dentelles, c'est-à-dire confisqué l'aisance des malheureux prisonniers, il trouva bon de confisquer aussi leur joie, et quelle joie !

Le théâtre fut fermé sans motif, mais par ordre.

Deux années s'étaient écoulées dans la prison de Portchester et cinq depuis le commencement de la captivité, lorsqu'en février 1814, M. Thierry et ses frères d'armes apprennent de M. Proust, amiral français, qu'ils seront sous peu de temps délivrés ; des prêtres catholiques irlandais, qui venaient les prêcher et qu'ils accueillaient avec ferveur, les confirmèrent dans cet espoir. Enfin le moment désiré arrive, nos prisonniers quittent l'Angleterre et débarquent au Havre, où presque tous, entraînés par un puissant amour de la patrie facile à concevoir, se prosternent pour embrasser cette terre chérie qu'ils n'avaient pas vue depuis si longtemps. De retour à Saint-Georges-sur-Loire, Thierry reprend son modeste état de ferblantier et de peintre-décorateur.



Vitrail du choeur de l'Eglise de Mazé réalisé en 1845

La Dame de sa vie.

A Saint-Georges, il épouse, le 5 mai 1815, Marie Landais. Il reprend son métier de ferblantier et de peintre décorateur. Il succédera à ses parents dans la boutique familiale. Son métier l'amène à travailler au château de Serrant. Madame la comtesse de Serrant (née Charlotte Rigaud de Vaudreuil), épouse de Théobald Walsh de Serrant, remarque la qualité du travail de Charles Thierry. La comtesse, artiste elle-même, propose à Ch. Thierry de faire en commun de la peinture et de la dorure sur porcelaine. Pour développer cette technique, elle fait venir à Serrant, Claude-Charles Gérard de la Manufacture Royale de Sèvres. Un four fut monté au château, et plusieurs services de table, ornés d'armoiries, de guirlandes et de fleurs, en sortirent. Thierry présenta même à la fête de M. le comte Théobald une assiette au fond de laquelle était le portrait de celui-ci. Il peignit aussi sur porcelaine les châteaux de Brissac et de Serrant. Après quatre années de cet intéressant labeur auquel Mme la comtesse manqua rarement de prendre part, elle dit un jour à Thierry : « Pourquoi n'entreprendriez-vous pas la peinture sur verre perdue ou du moins oubliée depuis plus d'un siècle ? » En effet, Guillaume Levieil, de Rouen, et Simon, de Nantes, peintres-verriers du commencement du XVIII^e siècle, avaient été les derniers représentants de cet art déjà fort négligé.

Mme la comtesse de Serrant, qui avait rempli les fonctions de dame du palais sous le Premier Empire, continuant la conversation avec Thierry, lui fit connaître cette particularité pleine d'intérêt : « Qu'elle avait entendu l'Empereur vanter les vitraux de la cathédrale d'Auch et dire qu'il était très fâcheux que l'on n'en fit plus ; que rien ne décorait mieux une église ; enfin qu'il donnerait beaucoup à celui qui retrouverait le moyen de peindre sur verre. »

Au XVII^e siècle, la mode était au vitrail « clair » avec un entourage de couleur. Cet entourage était en fait de la peinture sur verre clair. La fabrication du verre teinté dans la masse était pratiquement arrêtée. La période révolutionnaire a d'une part vu la disparition des mécènes et surtout la démolition des églises ou leur transformation en bâtiments civils. Cependant, durant cette période, des Anglais avaient fait main basse sur des vitraux d'églises fermées ; tant et si bien que, en 1826, Warren White et Jones avaient retrouvé la technique du vitrail. En 1825, Ch. Thierry trouve un vieux traité sur la fabrication du vitrail et fait de premiers essais, aidé en cela par le peintre verrier allemand H. Von Holtorp. Ses premières réalisations sont du vitrail clair à la mode du XVII^e siècle.

Ses premières œuvres habilleront l'église de Saint-Georges en pleine construction. La couleur est obtenue par une peinture sur verre clair conformément à la technique utilisée à la Manufacture de Sèvres que lui avait apprise M. Gérard.

Ch. Thierry voulait utiliser la technique du verre teinté dans la masse. En 1826, pour réaliser les verrières de l'église Sainte-Elisabeth, le préfet de Paris et le comte de Noë font venir nos deux Anglais Warren White et Jones. Madame la comtesse de Serrant envoie Ch. Thierry à Paris avec une lettre de recommandation pour le comte de Noë. Ce dernier le met en relation avec Jones. C'est ainsi qu'il découvre les anciennes techniques des maîtres verriers qui utilisaient du verre teinté dans la masse. Il abandonne la technique de la Manufacture de Sèvres, et se met au travail.

L'atelier Thierry.

On date de 1828, la fabrication des vitraux de l'église de Saint-Georges. En 1836, il crée un atelier à Saint-Georges. Il commence à être connu. En 1837, il réalise 4 verrières pour l'église de Béhuard. Il en réalise pour l'église Saint-Laud à Angers, ainsi que pour l'église du Lion-d'Angers et celle de Bouchemaine. En 1842, son fils Charles le rejoint après un séjour de 4 années à la Manufacture de Choisy-le-Roi. En 1846, l'atelier de Saint-Georges trop petit est transféré à Angers 20 rue d'Orléans (Aujourd'hui, rue Paul Bert). Il emploie une dizaine d'ouvriers : maquettistes, coupeurs, peintres, cuiseurs, metteurs de plomb, poseurs. En 1847, il est candidat non retenu à la réfection des vitraux de la Sainte-Chapelle à Paris. En 1857, il restaure des vitraux de la cathédrale d'Angers, restauration contestée d'ailleurs. Au total, c'est près de 200 vitraux qui sortiront de l'atelier Thierry. De nombreuses églises du département sont décorées de ses œuvres.

Charles Thierry meurt le 19 mars 1860. Son fils continue l'atelier paternel jusqu'en 1868. Il est repris par MM Duveau, Martin, Truffier, ce dernier étant un ancien de l'atelier Thierry. En 1878, Martin quitte le trio et fonde son propre atelier. Maurice Mercier (père de Jean-Adrien Mercier) succèdera à Martin et décèdera en 1906. Ils conservent l'atelier de la rue d'Orléans. Truffier s'adjoint d'abord Megnen puis Jean Clamens et encore son gendre Charles Bordereau. Des ateliers commodes sont édifiés au 1 boulevard du Roi René (devenu par la suite Office du Tourisme).



Champ-sur-Layon : Visitation et Annonciation (1856)

A partir de 1895, Clamens poursuit seul l'entreprise. Il s'adjoint René Victor Livache puis son fils comme collaborateur. Clamens meurt en 1918.

En 1919, Georges Merklen reprend la succession de Clamens. Mais il meurt à 36 ans, en 1925. L'atelier est racheté par Roger Desjardins. 1934, l'entreprise est au bord de la faillite. Maurice Bordereau, fils de Charles et neveu de Clamens, reprend l'atelier fondé par Charles Thierry et il passe la main à son gendre Paul Barthe en 1958. Paul Barthe décède en 1971, l'atelier poursuit son activité au 20 de la rue Florent Cornilleau au nord du Pré-Pigeon

(Les établissements Bordereau ont restauré, en 1995, les vitraux de l'église d'Epiré qui furent réalisés dans leur ancien atelier.)



ateliers des maîtres verriers à Angers, boulevard du Roi René.

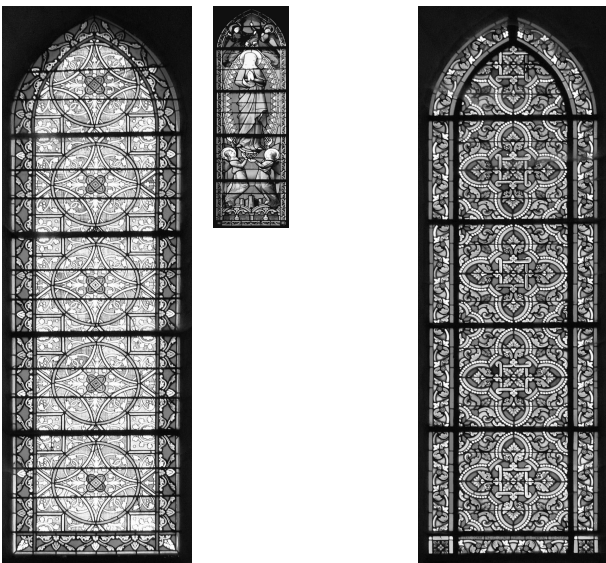
L'art du vitrail en Anjou au XIX^{ème} siècle.

Incontestablement, le renouveau de l'art du vitrail en Anjou au XIX^{ème} siècle a été l'œuvre de Charles Thierry, bien qu'il n'ait pu développer son influence en dehors de la province. Mais, s'il a bénéficié bien sûr de l'appui de la comtesse de Serrant, il a aussi bénéficié du besoin de reconquête de la population par l'église catholique. A partir de 1830, c'est un grand mouvement de restauration de l'équipement catholique qui se met en place. En Anjou, 96 constructions d'églises sont recensées entre 1843 et 1863 ; plus de 200 entre 1830 et 1870.



Béhuard, le Cygne. Le même motif en l'église de St-Georges

Comme la statuaire du Moyen Âge, l'église catholique considère le vitrail comme un moyen de catéchèse. L'iconographie retenue par le maître verrier est imposée par le clergé. Elle est constituée principalement de la redécouverte de Jésus-Christ (le Sacré-Cœur, le Christ enseignant, l'Agneau pascal, le pélican), La vie de la Vierge avec le nouveau dogme de l'Immaculée Conception, le culte des saints (Jean-Baptiste, les Évangélistes), les anges et les archanges, les saints locaux (Aubin, Martin, Maurille).



Vitraux de Champ-sur-Layon (1856)



Vitrail de saint Maurille à Chalonnnes vers 1850

Aujourd'hui, ses réalisations ont soit souffert de la dernière guerre, (église Saint-Laud à Angers et Bouchemaine) ou bien ont été remplacées (église Saint-Joseph à Angers). On en trouve encore deux dans l'église de Saint-Georges, un à Béhuard, deux à Chalonnnes, un à Baugé, quatre au Champ-sur-Layon et quelques autres. En visitant ces églises de Saint-Georges (1828), Béhuard (1840), Mazé (1845), et le Champ-sur-Layon (1856), on appréciera l'évolution du travail de Thierry. (Voir photos de couverture).

Charles Thierry, un artiste angevin méconnu.

Denis Mercier

Références :

Dictionnaire de Maine et Loire C. PORT, T. IV , page 493.
Répertoire archéologique de l'Anjou, juin 1860.
ADML BIB 11066: Mémoire de maîtrise de A.Brémont.
Vivre à Angers numéros 196 et 198.